

BILAL HAMDAD
Le Monde, 22 avril 2023

Au MoCo, à Montpellier, la peinture figurative française contemporaine affirme sa vitalité

L'exposition « Immortelle » rassemble plus de 350 œuvres de 122 artistes, une surabondance qui nuit un peu à la pertinence.

Par Philippe Dagen

Publié le 22 avril 2023 à 09h00, modifié le 24 avril 2023 à 10h28 ·  Lecture 4 min.



« Nu au mimosa » (2020), de Nazanin Pouyandeh. N. POUYANDEH/GALERIE SATOR/ADAGP, PARIS, 2023

Le cas est rare. « Immortelle » est une exposition revendicatrice, « *de combat* », affirme la préface du catalogue signée de Numa Hambursin, directeur du MoCo (Montpellier Contemporain). Elle veut affirmer l'immortalité – relative évidemment – de la peinture. Le sous-titre est aussi explicite : « Vitalité de la jeune peinture figurative française ». Pour la prouver sont réunis 122 artistes et plus de 350 de leurs œuvres. Elles sont réparties en deux lieux par date de naissance des signataires. Dans l'hôtel du MoCo se trouvent celles et ceux qui sont nés entre 1970 et le milieu des années 1980. A la Panacée, qui est à la fois centre d'art et école, sont présentés les plus jeunes.

TEMPLON

ii

BILAL HAMDAD
Le Monde, 22 avril 2023

Mais pourquoi donc prendre position, en 2023, en faveur de la peinture figurative française ?, peut-on se demander. La réponse est simple : celle-ci a été longtemps tenue à l'écart des principales manifestations et institutions publiques. A partir des années 1980, s'impose comme une loi dans le monde de l'art contemporain national officiel la conviction que peindre est une activité obsolète. Marcel Duchamp l'a bien dit, répète-t-on alors, quoique Duchamp, bien plus subtil que ses disciples autoproclamés, n'ait jamais rien dit d'aussi simpliste.

Que leur thèse n'ait été partagée ni aux Etats-Unis, ni en Allemagne, Italie ou Grande-Bretagne n'a pas semé le doute dans l'esprit des inspecteurs « à la création artistique » du ministère de la culture, ni dans celui des conservateurs. Il n'y a donc jamais eu, au Centre Pompidou ou au Grand Palais à Paris par exemple, une tentative pour fixer un instantané de cette part de la création et faire connaître au public – et donc aider – les jeunes artistes qui savaient que la peinture était vivante puisqu'elle était leur principale préoccupation.

Un éclectisme général

Cet instantané est ce que tente « Immortelle » dans sa partie la plus récente, après avoir, dans la première, tenté de raconter le dernier quart de siècle. Elle ne remonte pas plus avant, ce qui raccourcit la perspective historique, mais elle livre au regard une quantité pléthorique d'œuvres d'artistes peu connus ou juste sortis de leurs écoles d'art. Ne serait-ce que pour cette raison, elle est très utile et instructive.

Son premier enseignement est que la peinture actuelle ne peut être définie par un style. Il y en a beaucoup trop pour cela et ils sont si disparates que les juxtapositions font parfois mal aux yeux. Elle ne peut pas l'être non plus par les notions de groupe ou d'avant-garde, qui n'ont plus cours. S'il existe des amitiés entre telles et tels artistes, elles ne se voient pas dans leurs travaux. La première impression est donc celle d'un éclectisme général.

Il y en a pour tous les goûts et tous les genres se côtoient : peinture d'histoire, allégorie, paysage, nu, portrait, nature morte. Tous les formats, de la miniature au polyptyque. Toutes les techniques : des plus apparemment simples aux plus savamment habiles. Toutes les références : Vinci, Dürer, la miniature persane, Fragonard, Ingres, Friedrich, Courbet, l'orientalisme, Manet, Gauguin, O'Keeffe, l'expressionnisme, etc.

TEMPLON

ii

BILAL HAMDAD
Le Monde, 22 avril 2023

Il est donc établi que ces peintres n'ignorent rien de l'histoire de la peinture. Ils ne sont pas moins à l'aise avec celles de la photographie et du cinéma, avec une préférence appuyée pour le fantastique et les effets que le numérique a rendu désormais banals. Rien de surprenant à cela : ce sont les artistes de l'âge du numérique mondialisé, où toutes les images sont accessibles instantanément.

Événements politiques

On se réjouirait sans réserve de tant de maîtrise et de culture si ces qualités n'étaient souvent l'essentiel, sinon la totalité, de ce qu'il y a à voir. Défendre la peinture parce qu'elle a été maltraitée pendant longtemps est nécessaire. Mais la défendre en tant que telle, comme si le seul fait de peindre était suffisant pour faire œuvre, peut être contre-productif. Devant bien des toiles se pose la question des enjeux. Résoudre des difficultés techniques, cultiver des effets, célébrer l'histoire de cet art millénaire, ces bonnes intentions tournent parfois court.

Il y a trop d'imitations et de citations dans « Immortelle ». Quand elles cultivent l'ironie ou l'absurdité, comme le font Corentin Canesson avec Matisse et Thomas Agrinier avec Bruegel l'Ancien, c'est très réussi. Mais quand elles se prennent au sérieux, elles ont vite un côté « professionnel de la profession » au mieux ennuyeux, au pire prétentieux.

D'une peinture, comme de toute autre création artistique, il est légitime d'attendre bien plus qu'un étalage de savoirs : des émois, des idées. Le regard ne se fixe que quand peindre n'est plus une fin, mais un moyen. Il s'arrête quand des risques sont pris : ne pas plaire, déconcerter, provoquer. Le principal intérêt d'« Immortelle » tient à la présence d'artistes qui se mesurent à leur présent, le nôtre, et, d'abord, aux événements politiques. Ceux-ci, au quotidien, sont montrés sur les écrans, images qui passent et s'oublient. Ici, ils sont immobiles et ne passent pas, devenus peintures pour mieux durer et blesser.

Satire glacée

Dans les ruines d'une ville bombardée, Alep peut-être, Nazanin Pouyandeh place un groupe de femmes à l'élégance et aux gestes incongrus. Du massacre de *Charlie Hebdo* et de l'Hyper Cacher, Stéphane Pencreac'h fait un triptyque funèbre, commémorant sans montrer. Apolonia Sokol réunit dans un autre triptyque la mort d'Adama Traoré, une piéta où le Christ est féminin et, au revers, une étrange scène d'atelier.

TEMPLON

ii

BILAL HAMDAD

Le Monde, 22 avril 2023

En Israël, Nathanaëlle Herbelin peint sur de petits formats gris et ocre kibboutzim et désert. Il suffit à Iris Levasseur d'un homme allongé sur des plateaux de bois, vu de dos, pour symboliser la solitude ; sa toile se nomme *Amnésie*. A Bilal Hamdad, un passant au visage invisible dans le métro suffit à inscrire le tragique de notre temps en une allégorie.

Guillaume Bresson le capture en donnant à deviner dans la pénombre une bagarre dans un coin de banlieue et Julien Beneyton trouve dans l'ex-chemin de fer de la petite ceinture un motif de paysage froidement exact.

D'autres tiennent une chronique un peu moins sombre de l'époque : Jean Claracq dans un night-club peint à la Otto Dix, Gaétan Vaguelsy sur une plage où pose un groupe de beaux mecs. A Léopold Rabus, qui tend une guirlande de saucisses dans un paysage de neige, revient le prix de la satire glacée.

Et puis il y a les œuvres qui prennent au dépourvu par leur intensité et leur étrangeté. On en citera trois, qui n'ont entre elles que ce point commun : l'autoportrait de Dalila Dalléas Bouzar en Méduse dotée d'un troisième œil ; les deux versions de Daphné, visible et invisible, de Katia Bourdarel ; et *Tempest*, de Simon Pasieka, entre onirisme et illumination mystique. Celle-ci, c'est dans une église qu'elle devrait être accrochée.